

Et il présenta son bras au jeune homme, qui se laissa emmener dans une maison voisine et conduire au troisième étage, dans un petit appartement occupé par de bons et honnêtes artisans ébénistes.

— Madame Jeanne, dit le médecin en s'adressant à une femme d'une quarantaine d'années, vous m'avez souvent témoigné le désir de m'être agréable, en m'accablant de soins que je vous ai donnés. Voici une occasion de le faire. Un jeune homme de mes amis est malade. Prenez-le en pension chez vous jusqu'à sa guérison. Tenez, recevez cette bourse, vous y trouverez de quoi faire l'acquisition des objets indispensables pour loger votre nouvel hôte.

— Nous donnerions notre propre lit plutôt que de mal coucher quelqu'un amené par vous, monsieur le docteur, interrompit l'ébéniste. Et tous les deux s'élevèrent à préparer une couche au jeune homme qui se soutenait avec peine. Le médecin aida l'artisan et sa femme à déshabiller la malade ; après quoi il le salua, écrivit l'ordonnance de plusieurs prescriptions et partit en promettant de revenir le lendemain de bonne heure.

Le lendemain, l'état du pauvre jeune homme avait empiré ; la fièvre prenait un caractère pernicieux ; le délire avait paru et lui faisait proférer mille propos bizarres dans une langue étrangère, que le docteur reconnut être la langue allemande. Il appelait sa mère à son aide, il mêlait à des plaintes et à des paroles de désespoir des chants nationaux ; il promettait à sa fiancée de l'épouser bientôt. Jamais la maladie n'avait produit un désordre plus absolu et plus douloureux.

Pendant huit jours et huit nuits, les deux honnêtes personnes à qui le docteur avait confié l'étranger veillèrent au chevet de son lit. Le vieux médecin venait chaque jour le visiter plusieurs fois, et enfin tant de soins et de dévouement reçurent leur récompense. Le délire se dissipa, la fièvre perdit de la gravité de son caractère, et l'on put donner quelques alimens légers au convalescent.

Ce fut, ce jour-là, grande fête dans l'humble logis de l'ouvrier, car Antoine avait pris, ainsi que sa femme, une affection paternelle à ce pauvre jeune homme, qui devait la vie à leurs soins affectueux et dévoués.

Les premières paroles du convalescent furent pour remercier ses hôtes et pour leur demander le nom du charitable vieillard auquel il devait la vie. À sa grande surprise, ils lui répondirent qu'ils ne savaient pas ce nom. Il donnait des soins à un de leurs voisins : quand ce voisin avait su que Jeanne était malade, il avait prié le docteur de la guérir, et le vieillard avait entrepris et mené à bonne fin la guérison. Un jour que le savant homme sortait de la demeure où il avait ramené la santé et le bonheur, Antoine lui avait glissé dans la main trois pièces d'or qu'enveloppait un bout de papier. Il fallait voir la mine sévère que prit sur le champ le médecin !

— Croyez-vous, avait-il dit, que j'exerce mon art pour que vous me donniez le prix d'un mois de votre travail ? Vous n'avez déjà perdu que trop de temps à soigner votre femme !

Il sortit, comme si l'ouvrier l'eût offensé, et ce fut huit jours après seulement qu'ils le revirent, quand il leur amena son malade.

Ce récit, que les bonnes gens firent avec une affectueuse simplicité et en accompagnant chaque mot d'un reconnaissant éloge du vieillard, toucha vivement le cœur du jeune homme et ajouta encore à sa reconnaissance pour son bienfaiteur. Quand il le vit arriver le soir, il lui prit la main et la porta respectueusement à ses lèvres.

*La suite au prochain numéro.*